

Chroniques
d'une p'tite ville

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Hade, Mario, 1952-
Chroniques d'une p'tite ville
Sommaire : t. 4. 1962, la vérité éclate.
ISBN 978-2-89585-413-5 (vol. 4)
I. Hade, Mario, 1952- . 1962, la vérité éclate. II. Titre.
III. Chroniques d'une petite ville.
PS8615.A352C47 2013b C843'.6 C2013-940885-1
PS9615.A352C47 2013b

© 2014 Les Éditeurs réunis (LÉR).
Image de couverture : Alistair Cotton, 123rf

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédits d'impôt du gouvernement du Québec.
Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.
Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Édition :
LES ÉDITEURS RÉUNIS
www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :
PROLOGUE
www.prologue.ca

Distribution en Europe :
DNM
www.librairieduquebec.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Visitez le site Internet de l'auteur : www.mariohade.com

Imprimé au Canada
Dépôt légal : 2014
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale de France

Mario Hade

Chroniques
d'une p'tite ville

1962. La vérité éclate



LES ÉDITEURS RÉUNIS

Du même auteur

Le secret Nelligan, roman, Les Éditeurs réunis, 2011.

L'énigme Borduas, roman, Les Éditeurs réunis, 2012.

Chroniques d'une p'tite ville, tome 1 : 1946 – L'arrivée en ville, roman, Les Éditeurs réunis, 2013.

Chroniques d'une p'tite ville, tome 2 : 1951 – Les noces de Monique, roman, Les Éditeurs réunis, 2013.

Chroniques d'une p'tite ville, tome 3 : 1956 – Les misères de Lauretta, roman, Les Éditeurs réunis, 2014.

*À Jean-Pierre,
le fils inavoué de Monique
qui est aussi mon ami et mon frère.*

Chapitre 1

L'année 1962 touche à sa fin et Émile a soixante-six ans. Il travaille toujours dans la Mill Room à la Miner Rubbers. Il fait partie des meubles et la direction semble l'avoir oublié. Tout le monde s'attend à ce qu'il meure au travail en effectuant cette tâche abrutissante et dure, mais Émile ne lâchera jamais prise et sa résilience deviendra légende. Il boit toujours autant, mais il n'y a plus personne à la maison, sauf Jean-Pierre et Lauretta, pour en être témoin. Il a trouvé sa zone de confort dans ce train-train quotidien et ne veut sous aucune considération agiter les eaux profondes de son âme.

En sortant de l'usine, il emprunte le petit pont de fer qui enjambe la rivière Yamaska et se dirige vers sa première halte, l'épicier Paré. Il se rend aussitôt dans l'arrière-boutique. Il prend une grosse bière Molson tablette dans une caisse déjà ouverte, la débouche avec l'ouvre-bouteille qui ne le quitte jamais et la boit d'une traite jusqu'à ce qu'elle soit vide. Les autres vieux le regardent avec incrédulité, même si c'est un geste qu'il fait tous les jours depuis au moins quinze ans.

— J'ai pas peur d'le dire, ça fait du bien par où ça passe, baptême! Y'a-tu quelqu'un qui a besoin de tabac ou de bagosse *icitte*?

— J'venais juste de dire à Hector les paroles que tu dirais, Émile! Coudonc, t'a pratiqués-tu avant de rentrer?

— Qu'est-ce que tu veux, Fernand? Tu m'cherches-tu? Si tu veux pas de tabac pis de bagosse, c'est ben parfait, m'a sacrer mon camp!

— Prends-le pas mal, Émile! J'te prendrais ben du tabac au rhum, cinq feuilles pis un p'tit flasque de ta bagosse si elle est aussi bonne que la dernière fois.

— J't'ai-tu déjà vendu quelque chose de pas bon, baptême?

— J'te dis que t'es *prime* à soir, mon Émile! Y'a-tu quelque chose qui va pas?

— Ça, Fernand, ça t'regarde pas! Je t'apporte ta commande demain. Salut ben!

Émile paya l'épicier et reprit la route pour sa prochaine escale. Les deux vieux qu'il avait laissés dans l'arrière-boutique prirent un air de conspirateurs et continuèrent à parler de lui. Émile ne faisait plus que deux arrêts depuis plusieurs années. C'est Daniel qui lui avait conseillé de se contrôler un peu et Émile avait adhéré à cette idée juste pour voir s'il en était capable. Cette nouvelle attitude avait porté ses fruits, car par la suite, les relations entre Lauretta et lui s'étaient grandement améliorées. Il pouvait être ivre sans que ça paraisse. Deux ou trois grosses bières ne changeaient presque rien à sa physiologie ni même à sa façon de s'exprimer.

Émile avait de plus en plus l'air d'un gnome avec son nez de faucon. Son corps s'était calé sur lui-même et il avait encore rapetissé. Même ses pieds paraissaient plus petits et tiraient

vers l'extérieur. Il s'obstinait à porter des pointures quatre qui devaient lui faire terriblement mal aux pieds. Pourtant, il marchait matin et soir pour se rendre à l'usine. Il avait toujours sa magnifique Buick deux tons, blanc et bleu ciel, mais il ne s'en servait que pour aller au marché, à l'église, ou pour quelques rares sorties que Lauretta daignait lui demander.

Il repensait aux paroles de Fernand. Ce dernier avait senti quelque chose de différent chez Émile, et avec raison. Quelque chose le tracassait. Aussitôt qu'il s'approchait d'un groupe, les gens se taisaient et il ne savait pas pourquoi. Pourtant, il n'était pas plus bourru qu'auparavant, et aussitôt qu'il s'éloignait, la conversation reprenait de plus belle. Il aurait bien aimé connaître la raison de cette attitude. C'était sûrement un sujet qui le concernait, lui ou un membre de sa famille. Tout en poursuivant sa route vers l'épicerie Tessier pour sa deuxième grosse, il se dit qu'il finirait bien par savoir. Personne ne pouvait tenir sa langue. Le samedi suivant, en se rendant au marché, il ferait un détour par la taverne Lemonde. Il était *chum* avec un serveur et, en échange d'un bon pourboire, celui-ci lui dirait sûrement ce qui se passait. Donner un pourboire, c'était contre ses principes. Il avait pour son dire que le serveur était payé pour faire sa *job*, mais dans une situation comme celle-là, il considérait que la fin justifiait les moyens.

— Salut, Émile!

— Salut, Gérard! C'est pas chaud à soir...

— J'ai ben peur que l'hiver va arriver de bonne heure cette année. Un petit bateau comme d'habitude ?

— Ah, j'pense que je vais en prendre deux grosses !

— Adrien est là avec le père Nantel. Ils ont pris leur retraite tous les deux pis y sont plus jeunes que toi. Qu'est-ce que t'attends pour prendre la tienne ?

— J'attends d'avoir de l'argent, baptême de *viarge* ! Changement d'à-propos, Gérard, t'aurais pas entendu quelque chose qui m'concerne, moi ou ma famille ?

— Qu'est-ce qui t'fait penser ça ? J'ai entendu parler de rien de spécial !

— J'te demande ça juste comme ça. J'vais aller rejoindre les gars dans le *back-store*.

Si Gérard Tessier ne le savait pas, il voulait bien être pendu. Ce dernier savait tout ce qui se passait dans le quartier. Émile décida de ne pas trop poser de questions à Adrien ou au père Nantel. Ils étaient capables d'en inventer juste pour se rendre intéressants. « Tu parles d'une *gang* de paresseux ! » Déjà à la retraite à soixante-cinq ans... Lui, c'est sûr qu'il travaillerait aussi longtemps qu'il le pourrait. Il ne se sentait pas prêt à arrêter. Qu'est-ce qu'il pourrait bien faire chez lui à ne rien faire ? Se quereller avec Lauretta à longueur de journée ? Il était encore bien capable de moucher les jeunes morveux, même dans la Mill Room. Il était content parce que Aimé Carpentier, le beau-frère de son gendre Paul, avait déjà lâché

la Mill Room pour un travail plus tranquille dans la *shop*. Il l'avait tellement agacé que Carpentier fanfaronnait moins désormais.

Après trois grosses bières, tout l'harassement de sa journée de travail s'était effacé. Ce serait sa seule consommation de bière ce jour-là. Il avait commencé à acheter du rhum Capitaine Morgan à la commission des liqueurs parce que sa gnôle était trop forte et le rendait malade depuis quelque temps. Il ne gardait presque plus de bières à la maison sinon quelques bouteilles rentrées clandestinement dans la cave. Avec le rhum, il n'avait pas à s'inquiéter du froid, car il ne gelait pas, il se bonifiait même. Lauretta le surveillait plus étroitement depuis qu'elle avait réduit son horaire de travail. Elle n'avait pas perdu espoir de le voir s'amender en vieillissant. Elle pouvait toujours rêver...

Émile n'avait plus grand tracas à la maison à l'exception de son voisin et gendre Paul qui avait posé une clôture pour délimiter son terrain. Il n'en avait pas mis du côté du père Kennedy et Émile l'avait pris comme un affront. Paul avait fait pousser des vignes de raisins sur la clôture et Émile ne voulait pas qu'il en fasse la cueillette sur son bord à lui. Il avait pour son dire que ce qui poussait de son côté était à lui et que cela servirait de leçon à son gendre. Il avait tout l'hiver pour y penser, mais il valait mieux s'y prendre d'avance. Il avait beau essayer de l'aimer, son gendre représentait tout ce qu'il n'aimait pas chez un homme. Premièrement, il était bel homme, toujours élégant même quand il revenait de

l'usine. Toujours rasé de près, bien coiffé, et en plus il parlait beaucoup trop bien. C'était comme s'il venait de la haute société avec son air frondeur de monsieur je-sais-tout. Émile avait l'impression que Paul le narguait tout le temps et il ne pouvait pas le supporter.

Monique avait conclu une trêve avec son père pourvu qu'il laisse ses enfants tranquilles, ce qui n'était pas évident. Ils avaient beau être ses petits-enfants, ils étaient aussi les enfants de son gendre... Aux yeux d'Émile, Maxime était aussi arrogant que son père et c'était suffisant pour en faire un enfant détestable. Pourtant, le garçon ne comprenait pas pourquoi son grand-père le haïssait tant alors que la plupart du monde le trouvait gentil. Maxime attendait que son grand-père soit absent avant de s'aventurer dans sa cour ou dans sa maison.

— Allo, mémère! Je voulais juste avertir ma mère que je m'en allais chez les Pontbriand pour jouer avec Daniel. On se fait des vrais arcs, tu sais! Daniel et moi, on a pris des bâtons de hockey et on les a taillés avec les outils de son père. Après, on les a mis dans la réserve d'eau chaude du poêle à bois pour leur donner une courbe...

— J'espère que tu fais attention avec les outils coupants! Ton père est-il au courant de vos travaux?

— Je ne suis plus un bébé, mémère! J'aurai bientôt dix ans et je suis en cinquième année.

— As-tu compris, Monique ? Ton gars s'adonne à des jeux dangereux. Tu devrais surveiller ça de plus près !

— Ne t'inquiète pas, maman ! J'ai parlé avec madame Pontbriand et ce sont ses plus vieux qui se servent des outils. Tout ce que les jeunes font, c'est du sablage, du travail de finition.

— Ah ! En autant que tu le sais, c'est correct ! Tu sais, les jeunes d'aujourd'hui, c'est moins craintif que dans mon temps...

— Si tu parles de ton temps, les outils électriques n'existaient même pas ! Et dans le mien, ça commençait à peine à exister. Il y avait des bancs de scie et peut-être des scies mécaniques, c'est à peu près tout !

— Je ne connais pas grand-chose dans les outils sinon ma machine à coudre, et ça ne fait pas si longtemps que ça que j'en ai une qui est électrique.

— C'est vrai ! Je me rappelle de celle que tu avais quand nous avons passé au feu et ensuite celle que tu avais eue grâce à madame Vézina du comptoir d'entraide de la paroisse Saint-Eugène. Te rappelles-tu ?

— Bien sûr que je me rappelle ! De la pauvre vieille qui s'en allait vivre chez sa fille et qui était tellement contente de me la donner en autant que sa machine serve encore. Dieu sait qu'elle a servi ! On a quand même passé au travers de cette époque de misère. Qu'est-ce que t'en penses, Monique ?

— Il fallait bien du courage!

— Heureusement que tu étais là, ma grande, parce que je ne pense pas que j'aurais passé au travers!

— C'est vrai que ça n'a pas été facile! Te rappelles-tu du logement chez monsieur Duhamel, maman?

— Un vrai taudis! On gelait tout rond avec juste une annexe à l'huile pour chauffer tout le logement. Ah mon Dieu qu'on en a arraché quand on est arrivé à Granby!

— À travers la lunette du souvenir, ça paraît moins pire que c'était!

— C'est toi qui dis ça, Monique? Avec ton père qui ne te lâchait pas et qui t'accusait de tous les maux de l'enfer! Je pense qu'on est mieux de ne pas penser à tout ça, qu'en penses-tu?

— C'est comme tu veux, maman! Moi, j'ai réglé ça avec lui, et même si ça n'a pas été nécessairement facile, c'est plus cordial que c'était. Je t'avoue que Paul en arrache encore avec lui, mais que veux-tu? C'est la vie...

— Ton père fait des efforts, mais je crois surtout qu'il essaie de cacher ses travers pour qu'ils ne paraissent pas trop. Je te dirais que c'est une trêve armée que nous vivons tous les deux. Il est tellement enfantin des fois que je me demande qui il essaie de duper avec toutes ses entourloupettes.

— Contente-toi donc de l'observer et d'en rire!

— Il n’y a pas toujours matière à rire, si tu savais, Monique ! La maison est rendue bien grande avec seulement Jean-Pierre comme compagnon. Heureusement que je l’aide à faire ses devoirs, mais il est pas mal avancé et n’a plus vraiment besoin de mon aide. J’ai l’impression qu’il me laisse l’aider pour me faire plaisir...

— J’ai la chance d’avoir des enfants doués, et Maxime est un premier de classe grâce à sa rivalité avec son ami Claude Doucet. Il est ambitieux comme son père. Il sert la messe tous les matins et livre *La Voix de l’Est* en allant et en revenant de l’église. Comme si ce n’était pas assez, il livre le *Dimanche-Matin* qui est très épais. Et il ne se plaint pas ! Sept jours par semaine, beau temps, mauvais temps...

— Je me demande jusqu’à quel point ce n’est pas son père qui le pousse à performer ? Il est beaucoup trop jeune pour être aussi sérieux que ça ! Tu sais, Monique, que le fruit ne tombe jamais loin de l’arbre...

— On voit bien que tu ne vis pas avec Maxime au quotidien ! Il est capable des pires coups pendables, maman, si tu savais...

— Tu as peut-être raison, mais moi, je le compare à tes frères et je trouve qu’il est bien sage ! Il a le côté studieux d’Yvan et le côté « au-dessus de ses affaires » de Jacques ou de Jean-Pierre. Quant aux autres, ils en ont tous arraché à l’école.

— C'est une autre époque, maman ! C'est un vrai citadin alors que mes frères sortaient de la campagne, à l'exception peut-être de Jacques qui avait à peine cinq ans quand nous sommes arrivés en ville. J'ai presque fini de tailler la robe de madame Brunelle. As-tu autre chose à me faire faire ?

— C'est assez pour aujourd'hui, ma grande ! Va préparer ton souper avant que ton mari arrive. C'est pas mal plus agréable depuis qu'on a réduit la cadence, ne trouves-tu pas ?

— T'as bien raison, maman ! Avec trois enfants, ce n'est pas évident !

— Qu'est-ce que t'aurais fait avec neuf enfants ?

— J'aurais fait comme toi, mais il y en a encore beaucoup de grosses familles ! C'est parce que le curé n'est pas encore sorti de leurs chambres à coucher. Je pense à mon amie Irène avec huit enfants. C'est son mari pis le curé qui l'empêchent d'arrêter la famille. Son mari a beau faire des bons salaires, ils vivent humblement avec tant de bouches à nourrir...

— La grosse différence entre Irène et toi, c'est que toi, tu ne crois plus en rien...

— Je vais m'en aller avant qu'on se chicane encore !

Monique récupéra son plus jeune, Michel, qui avait cinq ans et qui commencerait déjà l'école l'année suivante. Comme le temps passait vite. Contrairement à sa mère qui vivait difficilement le fait de se retrouver seule à la maison, Monique, elle,

se réjouissait de penser qu'elle serait seule durant le jour, une fois tous ses enfants à l'école.

Émile arriva de l'usine après ses escales quotidiennes chez l'épicier Paré et chez Tessier. Il était prêt à affronter l'hiver, car il avait organisé ses clapiers en prévision du froid. Son gendre Paul avait abandonné son élevage de lapins dans la grange du père Blanchard. Son associé Roger Picard et lui, après analyse, avaient jugé que l'aventure n'était pas suffisamment rentable par rapport au temps qu'ils devaient y consacrer. Ils avaient revendu les cages et tout l'équipement à un couple de jeunes fermiers qui en feraient une activité complémentaire à leur basse-cour. C'était encore une victoire aux yeux d'Émile qui était toujours en compétition avec son gendre. Lui, il ne lâcherait jamais son élevage de lapins. Ne serait-ce que pour prouver sa ténacité. Il regrettait l'époque où il avait encore Caillette, sa belle Jersey, au bout du champ désormais occupé par la maison de son gendre.

Le jeudi, comme d'habitude, Ti-Loup Bérubé passait avec son tabac dérobé à l'Impérial Tobacco. Émile l'attendait impatiemment puisqu'il ne savait pas se servir d'un téléphone, ce qui lui aurait pas mal simplifié la vie. Ti-Loup se pliait de bonne grâce aux caprices d'Émile, car ils se connaissaient depuis l'arrivée des Robichaud dans cette petite ville de banlieue. Ti-Loup était probablement la seule personne avec qui il n'avait jamais eu de différend. Ils étaient amis même si Émile était plus vieux que son propre père.

— Bonsoir, monsieur Robichaud!

— Ah tiens, salut, Ti-Loup! Tu viens prendre ma commande?

— C'est ça! Prendre votre commande pis vous apporter celle de la semaine passée. Les ventes ont été bonnes cette semaine?

— Pas pire pour un vieux qui sort presque pas! Veux-tu une p'tite *shot* de bagosse?

— Non, je vais laisser faire parce que j'ai rendez-vous avec ma fiancée pis je veux pas arriver chaud! Vous comprenez?

— C'est comme tu veux, mais dis-moi donc! T'aurais pas entendu des rumeurs sur mon compte ou sur un des Robichaud, par hasard?

— Non! Pourquoi vous me demandez ça?

— Je l'sais pas, mais j'ai l'impression qui se passe quelque chose qui m'échappe. Pourrais-tu jeter un œil là-dessus, mine de rien?

— Je veux bien, mais j'ai entendu parler de rien jusqu'à date...

— As-tu vu mon gars Pat dernièrement, Ti-Loup?

— Vous savez, depuis qu'il est marié, on se voit moins! Je pense que sa femme est jalouse, pis qu'elle aime pas la chasse pis la pêche.

— Ah! Y'a ben des femmes qui aiment pas ça voir leur mari partir avec une *gang* de gars. Des fois qu'ils auraient du *fun* sans eux autres...

— C'est ben vrai ce que vous dites! C'est pour ça que j'suis pas trop pressé de me marier. Bon, ben! Il faut que j'y aille. On se revoit la semaine prochaine, correct?

— C'est ça, à la semaine prochaine, Ti-Loup!

Ti-Loup n'avait aucune idée de ce qui pouvait tracasser le père Robichaud. Il semblait avoir peur des racontars, mais ce n'était pourtant pas le genre à s'en faire pour des commérages. Il en avait été victime depuis son arrivée à Granby et cela lui glissait dessus comme sur le dos d'un canard. Il devait sûrement s'inquiéter pour un de ses enfants, car sous son air bourru se cachait un cœur orgueilleux et sensible. Ti-Loup en savait quelque chose, car Émile l'avait accueilli dans sa famille comme un fils. Peu de monde avait été aussi gentil avec lui que le père Robichaud. Ti-Loup fouinerait pour débusquer la source de son tracas.

Émile avait reçu une invitation de son fils Patrick pour aller à la chasse au chevreuil. Ti-Loup serait là et le père Grenier les amènerait à Cartoon qui n'était qu'un lieu-dit près de Bonsecours. Émile n'avait pas chassé depuis longtemps, mais se trouva flatté d'être invité. Lauretta lui prépara un *lunch* et du café dans son vieux thermos. Ça faisait longtemps que Lauretta n'avait pas été aussi gentille avec lui, elle qui ne lui préparait jamais son *lunch* quand il allait à l'usine...

Émile connaissait un peu le père Grenier, mais à peine. Il ne savait pas trop à quoi s'attendre. Il était beaucoup plus âgé que lui. Il devait avoir plus de quatre-vingts ans et était grand et mince, avec un air hâbleur dont Émile se méfiait. A beau mentir qui vient de loin, pensa-t-il, mais là, il le verrait en action sur le terrain. Émile avait beaucoup chassé dans sa jeunesse et saurait détecter le menteur du chasseur. Patrick arriva à l'aube avec Ti-Loup avant d'aller prendre le père Grenier en dernier.

— Alors, p'pa! T'es prêt?

— Ouais! J'ai tout mon barda! J'ai sorti mes vieilles *britches*, pis mes bottes de *rubber* que la *shop* m'a données. J'devrais être correct! Ta mère m'a même fait un *lunch*. J'suis sûr qu'elle l'a écrit sur son calendrier...

— OK, on y va! On ramasse le père Grenier pis on est parti! répliqua Patrick.

Le père Grenier était prêt et attendait, assis sur sa galerie. En moins de deux, il était à bord et tous filaient sur la route vers Bonsecours. C'est un coin qu'Émile ne connaissait pas situé à proximité du mont Orford. En suivant les indications du père Grenier, ils prirent un chemin de terre qui menait à une sablière et, plus loin, aux versants de la montagne.

— Ici, mes amis, on trouve toutes sortes de gibier, du chevreuil à l'orignal en passant par l'ours brun pis les lynx, les

lièvres, les perdrix, sans oublier le loup et le coyote, Alléluia ! s'exclama le père Grenier.

Ils trouvèrent un camp de chasse qui avait servi jadis à des trappeurs. Il était en bois rond et des toiles de plastique qui laissaient passer un peu de lumière à l'intérieur faisaient office de fenêtres. L'équipement était rudimentaire, mais il y avait un vieux fanal, un poêle à bois, une table et des bancs. Il y avait aussi deux couchettes superposées et quelques accessoires de cuisine comme un gros chaudron en fonte, un poêlon, ainsi qu'une louche d'une autre époque. Ils firent un feu et partirent à la recherche d'une piste qui les mènerait au cœur de la forêt.

Tout à coup, Émile aperçut une masse cachée par les buissons. Il s'avança encore un peu, discrètement, pour être certain qu'il s'agissait bien d'une proie. Il vit un chevreuil d'une grande beauté avec un panache superbe. C'était un douze pointes de cinq ou six ans. Émile évalua qu'il pourrait en retirer facilement cent livres de viande, mais il était trop beau pour mourir. Il préféra l'épier plutôt que de l'abattre. Il entendit le père Grenier qui criait pour rabattre la bête vers lui, Pat et Ti-Loup. Pour une raison qu'il ignorait, Émile ne voulait pas qu'on abatte ce magnifique *buck*. Il s'identifiait à ce seigneur de la forêt et le poussa à fuir dans la direction opposée aux chasseurs embusqués. Émile sortit sa petite flasque et but à la santé de son chevreuil tout en riant de bon cœur de sa bêtise. Bientôt, il vit apparaître le père Grenier.

— As-tu vu quelque chose, Émile?

— Non, rien *pantoute!*

— C'est drôle parce que les pistes mènent directement à toi.

— J'te dis que j'ai rien vu! Il est peut-être passé par *icitte* plus d'bonne heure? Veux-tu une p'tite *shot* de fort, Wilfrid?

— Ça serait pas de refus! J'en reviens pas d'être tombé sur toi plutôt que sur un chevreuil...

— C'est pas la même sorte de *buck* que t'as trouvé! Y'a plus grand-chose de tendre dans ma vieille carcasse.

— T'imagines dans la mienne *asteure*? À ta santé, Émile! dit Wilfrid en levant la flasque.

— On devrait aller rejoindre les gars, pis revenir sur la fin de l'après-midi, juste avant la noirceur. Qu'est-ce que t'en penses?

— Je pense que les jeunes ont amené de la bière! On pourrait retourner au camp, pis se contenter de leur lâcher un cri. Ils vont comprendre.

— Toi, Wilfrid, qui es au courant de tout ce qui s'passe dans le quartier, c'est quoi les derniers commérages de c'temps-là? Y'a-tu quelque chose qui concerne ma famille par hasard?

— Sais-tu Émile, j'ai pas porté attention! Y'a-tu quelque chose qui te dérange?

— J'le sais pas, mais j'ai une intuition qui m'dit que ça tourne pas rond à quelque part!

— Je vais faire plus attention, pis quand tu passeras devant chez nous, arrête! J'te dirai ce que j'ai trouvé, mais peut-être qu'il y a rien *pantoute*. C'est souvent juste des histoires de gamines...

— Ouais, fais donc ça! J'arrêterai en passant un de ces quatre, mais y'a rien d'urgent.

Ils se retrouvèrent tous les quatre au camp, mangèrent leurs *lunches* et burent la petite caisse de bières que Ti-Loup avait achetée. Ils retournèrent dans le bois et tombèrent sur le ravage de chevreuils. Patrick n'hésita pas et abattit un mâle de deux ans et Ti-Loup en fit autant. Émile était satisfait d'avoir épargné le plus vieux mâle du groupe. Les autres détalèrent à la vitesse du vent. Les jeunes dépecèrent leur gibier, aidés par les deux aînés. Chaque chevreuil donnait cinquante livres de viande et les jeunes en donnèrent dix livres à chacun des vieux.

Il était tard en soirée quand ils arrivèrent à Granby, mais ils étaient contents de leur journée. Lauretta avait laissé une assiette dans le réchaud du poêle à bois pour Émile, ce qui l'impressionna passablement. Était-elle en voie de revenir à de meilleurs sentiments à son égard? Elle lui préparait

sûrement une surprise qu'il n'apprécierait probablement pas. Il était devenu tellement suspicieux avec le temps.

Lauretta avait travaillé si fort qu'elle avait fini par atteindre de peine et de misère son indépendance financière tant recherchée. Seize ans à coudre pour les autres, à s'user la vue. À cinquante-six ans, elle était fatiguée et elle convoqua son mari pour une discussion franche.

— Assieds-toi, Émile, j'ai sorti tous les comptes de la dernière année et ta contribution est nettement insuffisante. Je n'ai plus de pensions des enfants puisqu'ils sont tous partis chacun de leur côté pour se marier et fonder leur propre famille. Il ne reste que Jean-Pierre à la maison et il va encore à l'école.

— Où c'est qu'tu veux en venir, baptême ?

— Laisse faire les baptêmes, Émile ! Je veux que tu paies la moitié de tous les frais. Si t'as de l'argent pour prendre un coup, t'en as amplement pour payer les taxes, pas toutes, mais la moitié comme bon se doit.

— T'as toujours ben pas l'idée d'me faire payer de l'arrérage ?

— Non ! Je devrais, mais je ne veux pas t'arracher le cœur parce que je sais à quel point tu tiens à ton argent...

— Il est assez dur à gagner, baptême, que j’vois pas le jour où j’vais pouvoir arrêter de travailler. Tu réalises-tu que j’ai soixante-six ans, bientôt soixante-sept ?

— T’es bien chanceux d’être encore en bonne santé avec ta consommation effrénée de boisson !

— C’est rendu mon seul plaisir dans la vie ! Te rends-tu compte comment ça fait d’années que j’ai pas touché à une femme ?

— Ça, Émile, t’as fait tes choix et t’as choisi la boisson ! On ne reviendra pas là-dessus. Ça fait seize ans que tu dors avec une bouteille, il est trop tard maintenant. C’était à toi d’y penser avant !

— Arrête de m’faire la morale, Lauretta ! On sait ben que t’es une sainte femme, pis que t’as jamais commis d’erreur, toi !

— Oui ! J’en ai commis des erreurs et je paie depuis trente-six ans ma plus grande erreur.

— Dis-moi-la donc ta plus grande erreur, si t’as pas peur d’le dire !

— C’est de t’avoir marié, Émile Robichaud ! Mais je gagne mon ciel en même temps à t’endurer.

— J’ai-tu levé la main sur toi ?

— Non, et il n’aurait pas fallu que tu essaies !

— Finalement, tes gentilleses d'hier, c'était pour préparer le terrain pour m'arracher plus d'argent. C'est ça ?

— Ça n'avait rien à voir avec la discussion d'aujourd'hui ! Essaie donc d'être de bonne foi et de reconnaître que je n'ai pas à payer plus que toi. En connais-tu bien des femmes qui supportent financièrement leur maisonnée à moins d'être veuves ?

— Laisse faire tes histoires, pis dis-moi c'que t'attends de moi.

— Douze piastres par semaine !

— Tu veux m'laver ? Je t'en donne déjà dix, pis t'en veux douze de plus ? As-tu perdu la tête ?

— C'est exactement ce que ça coûte ! Quarante-quatre piastres par semaine, et je n'exagère rien.

— J'ai pas les moyens, baptême ! J'gagne même pas ça par semaine...

— Émile, je sais exactement combien tu gagnes, et je compte même pas tes petits à-côtés !

— On vit au-dessus de nos moyens ! Y'a du monde qui gagne même pas trente piastres par semaine...

— Ce monde-là, comme tu dis, vit en logement et tire le diable par la queue. On peut vendre la maison et aller vivre à

l'hospice si tu veux, mais ils n'acceptent pas les jeunes comme Jean-Pierre.

— Arrête, Lauretta! Tu vas l'avoir ton maudit douze piastres, pis j'veux plus en entendre parler, bâtard de *viarge*! J'le savais qu'tu voulais me ruiner, pis tu vas réussir.

— Essaie pas de me faire pleurer, ça ne marchera pas!

Émile était furieux et jamais il n'avait pensé que cela pouvait coûter aussi cher de vivre même simplement. Avec l'habitude de toujours recevoir les enfants à souper ou à dîner la fin de semaine, ça pouvait bien coûter cher. Quand Marcel descendait de Montréal avec sa Violette, ils passaient la fin de semaine à se nourrir à ses frais. Il faudrait couper quelque part, mais il ne savait vraiment pas où. Il ne voulait pas passer pour un radin même si tout le monde le pensait dans la famille depuis longtemps. La vie était vraiment ingrate même si son pécule augmentait d'année en année. Ce n'était jamais assez vite à son goût, surtout à présent que sa femme venait de le saigner à blanc. Comment pourrait-il compenser ce manque à gagner? Il pourrait peut-être augmenter sa production de vin l'été suivant ou couper sa consommation de bières et la remplacer par son vin... Il souffrait juste à y penser! Il ne pouvait pas puisque c'était la base de son commerce illicite. Sans ses visites à ses clients qu'il rencontrait chez Tessier ou chez Paré, c'en était fait de son commerce, mais surtout de ses revenus supplémentaires.

Émile aurait vraiment besoin d'y réfléchir plus longuement pour trouver une solution à son problème. Peut-être qu'en buvant quelques grosses bières, il serait plus inspiré ? Ça valait l'effort, s'il voulait retrouver un brin de tranquillité d'esprit. Lauretta n'aurait pu choisir pire moment pour lui faire une vacherie pareille. S'il n'avait pas eu à éclaircir la menace qui planait sur sa famille, il se serait défendu féroce-ment.